

8 Société et Culture

Moanda/Urbanisme/Occupation anarchique de terrains
Quand les vivants " délogent " les mortsAnifa Jordanah TSOUMBA
Moanda/Gabon

LES habitants de la cité minière du Haut-Ogooué, Moanda, sont confrontés depuis quelque temps à un nouveau phénomène. Il s'agit de l'intense activité menée par des vivants, consistant à ériger leurs habitations sur des tombeaux, notamment au cimetière municipal du quartier Lekolo, dans le 2e arrondissement de la ville. Là-bas, des populations en quête de parcelle choisissent tout simplement de "déloger" les morts, s'attaquant ainsi à la mémoire et aux souvenirs de bon nombre de familles. Bon nombre de victimes y voient une deuxième mort des leurs à travers ce geste inqualifiable.

Pour les Moandais partis de la ville depuis quelques années, retrouver au-



Des tombes visibles devant des habitations fraîchement bâties.

Photo : AJT

jour d'hui la sépulture d'un proche au cimetière municipal de Lekolo relève du miracle ! Au milieu des tombes, ou du moins de ce qui en reste, poussent chaque semaine, dans l'illégalité - le mot est faible -, des habitations, et même des bars, quand ce n'est pas des plantations.

« Des maisons sont construites à des endroits où étaient enterrés d'autres citoyens. Vous voyez la dalle

devant cette maison, c'est une tombe. Le ciment en partie cassé à l'endroit où sont plantés les légumes ici, est la tombe de mon défunt frère. Et je puis vous dire que ce n'est pas moi, encore moins l'un de mes frères ou sœur qui cultive ici », se plaint M. R. Nkori, qui a trouvé la tombe de son défunt frère détruit quelque temps après la célébration de la fête de la Toussaint 2016.



Une tombe à moitié détruite a laissé la place à un potager.

Photo : AJT

Pour Tatiana M., « c'est tout simplement une abomination et un manque de respect aux défunts et à leurs familles, qui ont donné de l'argent à la mairie afin que leurs défunts reposent en paix. (...) »

Comme eux, ce sont des centaines de familles à Moanda qui sont confrontées, impuissantes, à cette destruction des pierres tombales que les populations qualifient désormais

de "profanation ou parfois d'exploitation de l'or blanc", d'autant que la municipalité est pointée du doigt quant à l'octroi de ces espaces aux nouveaux arrivés. Au grand désarroi des parents des disparus et des âmes sensibles.

« Si nous sommes ici, c'est parce que le chef de quartier et la mairie de notre arrondissement nous ont donné leur accord pour occuper ces lieux, moyennant

d'ailleurs une somme de 500 000 francs. Nous ne sommes donc pas ici de nous-mêmes », a laissé entendre l'un des occupants, propriétaire d'un bar érigé en plein cimetière.

Ce triste spectacle bien ancré dans la ville, sans que cela n'émeuve, semble-t-il, les autorités municipales, rappelle le problème de l'occupation illégale et anarchique des terres. Une pratique devenue monnaie courante dans notre pays. Alors que l'on parle du respect du schéma d'aménagement urbain des villes, chaque jour, des bidonvilles se créent, des maisons sont construites dans des zones à risque... Mieux, même les cimetières sont pris d'assaut par des individus en quête de gîte.

Notons, par ailleurs, que nos tentatives à joindre les responsables municipaux de la ville, pour avoir leur version des faits, sont restées vaines.

œuvre de bienfaisance

Des vivres pour les enfants de Micone

COE

Libreville/Gabon

LES orphelins de l'organisation non gouvernementale (ONG) Micone, à Kingué, ont reçu, mercredi, un don en produits de première nécessité, composé essentiellement de sacs de riz, de bouteilles d'huile, de boîtes de conserve, de réchaud à gaz, de 125 briques et quatre

sacs de ciment, pour la construction du nouvel orphelinat à Nzeng-Ayong. Un geste de Samuel Jordan Nganga, un compatriote de la diaspora, qui a indiqué que son action visait à apporter des vivres aux enfants de la structure et participer à la construction, à Nzeng-Ayong, du bâtiment devant abriter le nouvel orphelinat. « C'est une façon pour nous d'apporter la pierre à l'édifice », précise le bienfaiteur.



Photo : COE

Il invite, par ailleurs, tous les jeunes à adhérer à cette marque de solidarité. « Je l'ai fait, on peut le faire, on doit le faire souvent », a-t-il confié. Pour la responsable de la structure d'accueil, Julie Guédon Ondo, visiblement satisfaite de l'acte posé par

Photo : COE

Samuel Jordan Nganga (debout), le bienfaiteur, s'adressant aux enfants de Micone.

ce compatriote qui, par compassion, a bien voulu partager le peu qu'il a avec ces enfants défavorisés. Elle a ainsi lancé un appel à toutes les bonnes volontés qui voudraient également participer à la construction dudit bâtiment, pour que les enfants aient un meilleur cadre, nécessaire à leur développement.

« À la célébration des 10 années d'existence de la structure, nous avons lancé un

appel pour les fonds de la construction d'un orphelinat. Notre bien-aimé est donc là pour apporter sa pierre à l'édifice en offrant des vivres. Nous voulons que chaque personne sensible puisse apporter le matériel qu'il peut et que l'Éternel touche davantage d'âmes, pour que ce projet aboutisse », a-t-elle souhaité. Une visite du site devant abriter le nouvel orphelinat, par le bienfaiteur, a clos la cérémonie.

Peinture

A 101 ans, elle savoure enfin le succès

AFP

New York/USA

C'EST ce qu'on appelle un succès tardif : Carmen Herrera, peintre cubaine installée à New York, depuis 70 ans, a vendu son premier tableau à 89 ans. Aujourd'hui, à 101 ans, elle goûte enfin à la reconnaissance des plus grands musées, avec une rétrospective au prestigieux Whitney Museum. "Il en aura fallu du temps, grand Dieu, ils auront attendu longtemps", dit la centenaire, à l'AFP, en riant, dans son appartement de Union Square à Manhattan. Élégamment vêtue, assise dans sa chaise roulante, Mme Herrera n'a rien perdu de la détermination qui lui a permis d'attendre si longtemps la reconnaissance de ses pairs, même si elle a désormais la santé fragile. Née à Cuba en 1915 de pa-

rents journalistes, elle se met à peindre dès l'enfance, avant de poursuivre ses études à Paris puis de revenir à La Havane pour devenir architecte.

C'est là qu'elle tombe amoureuse d'un professeur d'anglais, un New-Yorkais en visite à Cuba, Jesse Loewenthal. Elle rentre avec lui à New York et l'épouse. C'est son mari - jusqu'à sa mort, après 61 ans de mariage - qui l'encourage à peindre chaque jour même si personne ne veut exposer ses œuvres abstraites et épurées, très éloignées de l'idée qu'on se faisait alors d'un art "féminin".

"Personne ne faisait attention à moi", se souvient-elle. "Une galeriste, Rose Fried, m'a dit un jour : Ce que tu peins m'enchantent, mais je ne peux pas te donner ta chance car tu es une femme".

Installée à Paris avec son mari dans l'immédiat après-guerre, elle s'est rapprochée du courant artistique du Salon des Réalités

nouvelles, développant son goût pour la ligne droite et des couleurs de plus en plus minimalistes, avec un maximum de deux teintes par tableau.

*LE MONDE A CHANGÉ "Dans le chaos où nous vivons, j'aime mettre de l'ordre", explique Mme Herrera dans un documentaire sur sa vie, "The 100 Years show". Témoin lui aussi de sa notoriété tardive, il sort la semaine prochaine dans une salle d'art et d'essai new-yorkaise.

A son retour à New York en 1954, dans un monde de l'art dominé par un expressionnisme abstrait, et très masculin, personne ne s'intéresse encore à ce minimalisme précurseur. Des décennies plus tard, elle est toujours la même mais le monde a changé, relève l'artiste porto-ricain Tony Bechara, son voisin et ami de longue date. "Tout d'un coup, les gens étaient prêts à l'accueillir. Les premiers collectionneurs à s'intéresser à elle étaient des

femmes. Il y a 20, 30, 40 ans, cela n'existait pas, il n'y avait pas de collectionneurs féminins", dit-il. Elle vend son premier tableau en 2004. Ses œuvres, exposées au MoMA à New York ou à la Tate Modern à Londres, se négocient aujourd'hui des centaines de milliers de dollars. Encore loin des montants atteints par les tableaux de contemporains comme Frank Stella, Ellsworth Kelly ou Barnett Newman, à la notoriété plus précoce. Souffrant d'arthrite, Mme Herrera est désormais cantonnée à sa chaise roulante et ne sort quasiment plus de chez elle. Sauf pour assister en personne en septembre au vernissage de la rétrospective du Whitney, qui se termine le 9 janvier avant une tournée dans d'autres musées américains.

Mais elle garde le moral, forte du régime végétarien adopté l'an dernier et d'un verre de scotch quotidien. Sans enfant, elle continue à

recevoir et à se faire de nouveaux amis. Et elle peut enfin se payer un assistant, une femme de ménage et un kinésithérapeute. Le secret de sa longévité?

"Rien d'extraordinaire", dit-elle. "Faire ce qu'on aime, et le faire tous les jours. C'est ce que je fais. Je me lève, je petit-déjeune et je me mets à travailler".

